

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Quotidienne. En An. 6 Mois. 3 Mois. 1 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$9.00 \$4.50 \$2.25 \$0.75 POUR L'ETRANGER... \$12.15 \$6.10 \$3.05 \$1.05

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. En An. 6 Mois. 4 Mois. 3 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00



# L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

POLITIQUE, LITTÉRAIRE

PRO ARIS ET FOUIS

SCIENCES, ARTS.

1er Septembre 1827

NOUVELLE-ORLEANS, SAMEDI MATIN, 30 NOVEMBRE 1912

86ème Année

## LA VIE A PARIS.

Un coup de pistolet parmi les coups de canon. Les corps de corps ne suffisent pas à intéresser l'attention publique; il y faut encore ajouter l'assassinat. Quelqu'un rappellerait volontiers, il est vrai, le mot tragique d'Alfred de Vigny: "Sait-on de combien d'assassinats se compose une bataille?" Mais lorsqu'un homme tombe, tué par un meurtrier, et que cet homme est puissant, illustre et utile, la pitié qui s'étend sur des milliers de morts se concentre sur ce cadavre: on emporte, et l'émotion des foules salue la victime unique, comme, la nuit, les martyrs de la terreur.

"Eh bien, Browning est roi!" Ce ne sont pas seulement les hommes politiques qu'il prend pour cibles. Il s'attaque au passant, au flâneur, au touriste. On aura beau faire des lois contre les apaches, l'armée du mal continuera à mobiliser et les bandes succèdent aux bandes, les voyageurs en automobile ayant mis l'occasion à la portée des voleurs de grand chemin. J'ai signé l'autre jour avec plaisir la pétition en faveur du numérage des routes. Je signerais plus volontiers une pétition en faveur de leur sécurité. Les "chauffeurs", au temps du Directoire, arrêtaient les malles postales, les "compagnons de Jehu" détonnaient les diligences; les "bonnetiers" fusillaient les autos. Dans les bois des Bruyères, au joli nom des promeneurs sont, près de Sevres, attaqués dans leur voiture. La bataille continue entre les braves gens et les autres; et le revolver fait autant parler de lui que les canons d'art.

A l'heure où l'on agit la question du rétablissement de la censure pour les pièces de théâtre, il est naturel qu'on accuse la littérature — si je puis dire — de déborderement de crimes et que l'on s'en prenne aux romans judiciaires et à la publicité des journaux. C'est une vieille antienne. Elle a sa raison d'être. Nous ne savons pas encore pourquoi le malheureux M. Canalejas a été assassiné, mais je prévois que les gazettes ou les brochures vont être avant peu mêlées à l'affaire. On recherchera leur responsabilité. Et le théâtre, en attendant, ne manquera point d'être accusé déjà de pousser à l'immoralité publique.

Il devrait être la satire, des mœurs, me disait un pessimiste, et il est l'école des savants.

Ce mécontent est pu ajouter ce qui compte des exceptions et quelles sont nombreuses. Mais il tient pour le rétablissement de la censure, et son mot, qu'il répète volontiers, est un argument. J'ai connu un auteur dramatique du temps passé, un "ancêtre", en vérité, qui déclarait que les mœurs françaises étaient perdues depuis qu'on avait joué la "Tour de Nesle". Buridan était pour lui le grand corrupteur du temps de Louis-Philippe, d'un temps qui semble aujourd'hui le règne même de la vertu bourgeoise. Peut-être, par comparaison, dira-t-on de nous, un jour, que nous étions modérés dans nos plaisirs, décents dans nos mœurs et modestes jusque dans nos crimes. M. Viennet (c'est de lui que je parle) maudissait les romantiques autant que le pourrait faire M. Pierre Lasserre, et certes il eût voté pour le rétablissement de la censure dramatique. "Arbogaste", qu'on ne jouait pas, eût réclamé "Anastasia" afin qu'elle empêchât de jouer ces barbares: les jeunes.

Le brave homme qui était aussi un homme brave, ayant reçu sur les épaules la neige de la campagne de Russie — écrivait alors à un ami, Villiers, ancien officier, soldat comme lui, mais non pas comme lui académicien, une lettre qui semblait signée d'aujourd'hui même et qui montrait combien sont éternels les mêmes reproches, les mêmes arguments, parce que, me répondra-t-on, les vices sont les mêmes aussi.

C'était à l'heure où s'ouvrait le procès de Fieschi et de Pepin, comme bientôt vont s'ouvrir les

debats de l'affaire Bonnot et consorts. L'ex-officier demande à son ami une carte d'entrée pour le procès. Fieschi, Viennet, académicien du "Journal de Paris", ont évidemment voulu laisser passer par la gazette. Viennet répond à son ancien camarade de régiment en s'exclamant, et c'est avec colère qu'il parle de la publicité malsaine donnée aux faits et gestes des criminels de son temps, absolument comme nous protestons, nous Français, fait, est une note, contre l'envahissement des Nick Carter et de leurs imitateurs.

C'est là comme une chronique d'il y a soixante-dix-sept ans, mais elle est de ce matin.

Paris, 29 novembre 1825.

"Mon cher Villiers, votre lettre a couru après moi de la ville à la campagne et de la campagne à la ville où je suis enfin revenu. Le service que vous me demandez n'est pas de chose, et cependant il est pas en mon pouvoir de vous le rendre. Je ne suis plus rien au "Journal de Paris". J'ai vendu mon action depuis sept ans, au tiers de ce qu'elle m'avait coûté par parenthèse, et n'ai plus de commun avec lui que des opinions politiques qui ne l'intéressent pas plus que moi. Je ne puis donc satisfaire votre curiosité de solitaire et vous mettre à même de suivre les débats de l'horrible procès qui va s'ouvrir au Luxembourg.

"Quels hommes que ce Fieschi et ce Lacenaire que la cour d'assises vient de juger! Ils nous font concevoir Erostrate. Les mauvaises passions n'ont plus de frein dès que la crainte de l'échafaud disparaît, dès qu'on raisonne le crime, qu'on en discute le principe et que le criminel y voit seulement un jeu où il met sa fête faite d'argent. Ce premier pas une fois franchi, ce jeu-là étant accompagné de périls, grâce à notre penchant d'admirer les hommes qui bravent la mort en face, le crime en est venu à avoir sa vanité. Nous l'avons même dans les grands seigneurs, elle s'est réfugiée dans la canaille, attendu que France et vanité ne peuvent pas faire divorce. Et puis la manie de la publicité! L'assassin, le voleur ont leurs portraits exposés en plein vent. La "Gazette des Tribunaux", toutes les gazettes recueillent leurs faits et gestes. Le public devore cette lecture, s'arrête devant ces dégoûtantes images sans horreur. J'ai vu pendant un mois le maréchal Mettier et Fieschi en regard l'un de l'autre à la porte de tous les marchands d'estampes.

"Ajoutez à cela la pièce de "Robert Macaire", de la "Tour de Nesle", et autres chefs-d'œuvre de l'époque, et soyez étonné que la morale publique ne soit qu'un vain mot. Adieu! Je dis comme Louis XV: "Cela durera autant que moi." — Tout à vous: VIENNET.

Ainsi les amertumes, les craintes, les plaintes sont quasi identiques, de générations en générations, avec l'aggravation inévitable de la facilité dans les mœurs et de la violence dans les appétits. Et "cela durera" autant que le vœux Viennet, qui dura longtemps. Et cela durera bien encore, à la condition pourtant de veiller et de vouloir. Vouloir lutter, vouloir faire face au péril quotidien, vouloir vivre, vouloir durer. Les peuples balkaniques nous donnent présentement une leçon d'énergie qui doit être retenue individuellement par chacun de nous. Ils ont "voulu" la victoire. Ils l'ont eue.

Et les propos de Paris continuent à philosopher sur les causes de la défaite turque et sur la leçon de cette guerre vaine pour la cause du soldat turc, jadis redouté, le modèle du fantassin, sobre, combattant sans manger, et mourant sans plaintes, presque avec joie, puisque la mort lui ou-

vertait le paradis de Mahomet. Croit-il toujours, seulement au paradis de Mahomet?

Puis, le Parisien oublie vite la guerre. Les effondrements financiers qui le menaçaient ne l'inquiètent plus. Il parle allégrement de la pièce nouvelle, rit au souvenir de "Un coup de téléphone", s'intéresse et s'émeut en discutant cette autre poignée "engagée" passionnelle "Bague-telle" et se demande quelle surprise spirituelle et charmante lui réserve "l'Habit vert" que les Variétés répètent encore.

En vérité, les "avant-propos" ne nous ont guère révélé le secret de la comédie nouvelle. Une comédie académique, s'il vous plaît. Il y avait encore un mot d'ordre imposant le silence aux interprètes. "Ne disons rien! Laissons les gens chercher la clef du mystère!" On savait seulement que des tailleurs spéciaux avaient reçu la commande d'une vingtaine d'habits d'académicien et qu'une scène se déroulait sous la coupole du palais Mazarin. Car l'Habit vert, c'est l'Habit brodé que portent les membres de l'Institut et que désigna pour eux David, autrefois.

On se rappelle le conte de Daudet: l'académicien contemplant, au jour de sa réception, l'Habit vert qu'il va endosser et se remémorant quelles épreuves douloureuses il dut subir pour avoir le droit de porter ce collet à palmes vertes. Henri Lavedan a depuis lui à l'Académie un morceau à la fois sentimental et romique, beaucoup moins cruel que la nouvelle de Daudet. Il y eut aussi jadis une pièce, jouée aux Variétés aussi, que signèrent Alfred de Musset et Emile Augier.

Il ne manque une pièce de vers, dit Augier à Musset. Considérez-vous à en rimer une pour ma comédie? De cette façon, mon vaudeville deviendra œuvre de poète.

Volontiers, fit Musset.

Et il griffonna les couplets de la grisetle, le joyeux élogé du dimanche:

"Dieu n'en fait qu'un tous les huit jours".

C'était une sorte de scène de la dialogue d'Henri Mürger (mais Musset avait écrit la chanson de "Mimi Pinson" avant le refrain de "Musette"): une anecdote, l'aventure de deux jeunes gens sans le sou trouvant, s'il m'en souvient, une bienheureuse pièce de 5 francs — cette "étrangère" disait Schœnauer — dans la poche d'un habit vert acheté à un revendeur. "L'Habit vert" d'aujourd'hui n'est pas cet habit vert du dérochez-moi-ci. C'est, encore une fois, l'Habit officiel l'Habit d'ordonnance que Détaillé et Frédéric Masson portent avec la correction même du dessin de David, et que d'autres académiciens, moins respectueux de l'archaïsme, chantent en une sorte de fraie de façon plus moderne, regardant le collet haut qui encadre si bien les portraits d'académiciens de jadis, magistralement égrenés par Heim. (Rappelez-vous Vigny hautain, Sainte-Beuve interrogateur, Andrieux spirituellement grimaçant.

On parlait de cet "Habit vert" l'autre jour, à l'Académie.

Il paraît, disait quelqu'un de qu'on nous raille fort dans la pièce nouvelle.

L'esprit des auteurs, répondait-on, est assez fin et assez aimable pour que la traillerie déguisée. Que d'académiciens ont, dans leur passé d'écrivains, à se reprocher une attaque souvent violente contre l'Académie française! Invectives d'amoureux.

Si l'on avait redonné la préface d'un volume de vers de Maxime du Camp, les bustes de marbre en eussent tressailli. Hélas! on

Maestri que cet auteur est républicain.

Il a du talent, je le nomme.

Le ministre n'est plus qu'à Snelmer, et peu de temps après "l'auteur républicain" était fait chevalier de la Légion d'honneur.

Quarante ans plus tard, quarante ans après Ferdinand Dugué qui parle, je regrette à ma grande surprise la communication suivante: "Propose de vouloir bien remplir la notice et joindre de la notice un directeur des beaux-arts, 3, rue de Valenciennes."

Un questionnaire très détaillé était en effet joint à la lettre.

Notre doyen ajouta:

"Après avoir soigneusement décliné — comme pour un permis de chasse — mes nom et prénoms, le lieu de ma naissance, mon âge, ma profession, etc., j'ajoutai ces quelques lignes: "Elu plusieurs fois vice-président de la commission des auteurs dramatiques, Successeur ininterrompu pendant plus d'un demi-siècle de travaux et de productions littéraires: roman, poésie, théâtre surtout. Mon "Théâtre complet", publié en dix volumes, contient toutes les pièces représentées sur les scènes parisiennes: Odéon, Comédie-Française, Porte-Saint-Martin, Théâtre-Français, Ambigu et autres. Délégué de la Défense nationale et combattant libre en 1870-71. Ma ville natale a donc, non mon nom à une de ses rues." Chevalier de la Légion d'honneur en 1862. J'envoyai la notice à l'adresse voulue. Et voilà. Voilà tout, dit le vieux maître en contant l'épigramme aventureuse.

Comment, voilà tout? Mais depuis l'envoi de votre réponse au questionnaire officiel... — Si vous comptez sur toute la ligne. J'ai dû en conséquence que l'autorité supérieure avait jugé mes titres insuffisants. Qui sait? Peut-être avais-je aussi ma tache! Il a bien été un peu question de certaines amosités personnelles, mais n'ayant jamais fait de mal à autrui, comment pourrais-je avoir des ennemis? Je suis donc porté à croire qu'il y a, en ce qui me concerne, plus d'indifférence que d'injustité. Bref, je me suis vite consolé de la mésaventure et j'ai eu tout le temps de l'oublier puisque nous vici à la fin de 1912.

— Vos amis restent convaincus, malgré tout, que justice vous sera rendue!

Je les remercie de cette bonne pensée. Et l'auteur de "Salvator Rosa", mais je veux qu'on le sache bien: la croix de chevalier qui a été donnée si spontanément à l'auteur républicain par Napoléon III suffit à mon ambition.

Et tout cela fut dit simplement, sans agiter, sans rancœur, avec une bonhomie souriante, à peine teintée d'ironie.

— Ah! fit-il encore, quand on arrive à cet âge, de quelle hauteur seroient on voit les hommes et les choses!

Je crois savoir à quelles intrigues personnelles M. Ferdinand Dugué, malgré son détachement de toute satisfaction vaine, fait allusion. Mais du haut de Sirius, comme disait encore Renan, ces misères comptent peu.

J'ai été étonné, lorsque j'ai parlé du vénéral dramaturge à propos d'un roman de sa jeunesse, "Geoffroy Rudel", de voir combien les lecteurs s'intéressent à ces curiosités, à ces anecdotes littéraires. On a même pris la peine de souligner un erreur par moi commise (ou plutôt par un correspondant dont je reçois la lettre à propos de Tripoli: Tripoli d'Asie et Tripoli d'Afrique, et de la belle Méliandre.

D'autres m'ont indiqué les poésies qui, avant la prose de Ferdinand Dugué et les beaux vers d'Edmond Rostand, avaient chanté la "princesse lointaine". Home, Garducci...

— Mais vous avez oublié l'Holand, me dit-on.

Louis Fland, le poète des "Lieds", l'auteur de ces ballades délicieuses et inoubliables, le "Brigand", le "Roi aveugle", la "Fille de l'histoire", a en effet chanté Méliandre. Méliandre et Geoffroy Rudel, qu'il appelle Rudello, dans "l'Amour des chan-

PRIX DE L'ABONNEMENT. Edition Hebdomadaire. En An. 6 Mois. 4 Mois. 3 Mois. POUR LES ETATS-UNIS... \$3.00 \$1.50 \$1.00 \$0.75 POUR L'ETRANGER... \$4.00 \$2.00 \$1.35 \$1.00

## BALKANS

Londres, 29 novembre — L'investissement d'Andrinople se resserre chaque jour davantage. Les tranchées Bulgares ne sont plus qu'à 100 yards de la ville et les consuls étrangers ont hissé leurs pavillons afin de protéger leurs maisons des boulets Bulgares.

Deux divisions turques ont rendu les armes. La garnison qui défend la ville est réduite de moitié et souffre de la famine.

Les négociations pour la paix sont retardées par l'attente de Osman Nizami Pacha qui a eu de longues conférences avec le ministre Autrichien des affaires étrangères et le roi Charles de Roumanie.

Un homme d'Etat Bulgare a dit que l'armée qui entoure Constantinople va recevoir un renfort de 90,000 hommes.

Quant toutes les forces alliées seront réunies, un effort sera tenté pour s'emparer de la Capitale Turque à tout prix.

L'occupation par la Serbie du port de Durazzo sur l'Adriatique a ramené les craintes d'un conflit entre ce pays et l'Autriche-Hongrie.

Les Serbes mobilisent toutes leurs réserves afin de protéger leur frontière du Nord.

L'Autriche-Hongrie est également sous les armes, et la Russie se prépare activement.

Les Allemands résidant à l'étranger auraient reçu l'ordre de se tenir prêts à répondre à un appel de mobilisation. L'horizon politique en Europe est bien sombre.

## Dépêches Américaines.

Argent ne fait pas le bonheur

New York, 29 novembre — Mme Sarah Druckerman, femme d'un riche négociant s'est suicidée hier matin dans sa demeure, située 212 East Broadway, en buvant de l'acide carbonique.

La vie lui était devenue insupportable par la continue absence d'un mari plus assoiffé d'argent et absorbé par les affaires que sensible à l'affection de sa femme.

M. Druckerman entra, il y a quelques années comme petit employé au service d'un libraire, 50 rue du Canal; il fit si bien que bientôt il gagna la confiance de son patron et fut intéressé dans ses affaires. Plus tard il devint le seul propriétaire de la maison. Dès lors il voua ses jours et ses nuits à son commerce, l'agrandissant de plus en plus. Il y a quelques semaines Druckerman réussit à se procurer la représentation d'une grande maison Russe. Sa fortune s'entassa doublement. Mais au fur et à mesure qu'il s'enrichit, sa femme devint triste.

Le succès des affaires ne la consolait pas ni la dédomageait de la privation d'affection de son mari. Elle le supplia journellement de se consacrer un peu plus à sa famille disant qu'elle préférait mourir que de se voir obligée de vivre seule.

Le mari lui rit à la figure et travailla pire que jamais.

Hier matin il fut éveillé en sursaut par des cris perçants provenant de la chambre de sa femme. Il s'y précipita et trouva sa malheureuse épouse mourante sur son lit. Elle venait d'avaler le contenu d'un flacon d'acide carbonique, et expira avant l'arrivée du médecin demandé en hâte.

Druckerman disparut à l'apparition du médecin et du détective Hallahan. On ne la plus revu.

Honneur conféré à une Américaine

Washington, D. C., 29 novembre — Mlle Mabel Boardman, secrétaire de la Croix Rouge Américaine, a reçu vendredi de la Maison Blanche l'insigne du Cinquième Ordre de la Couronne qui lui est conféré par l'empereur du Japon en reconnaissance de ses services.

## DEPECHEES TELEGRAPHIQUES

### FRANCE

"Thanksgiving Day" célébré en Europe

Paris, 29 novembre — Sur tout le continent le jour d'action de grâce a été célébré par les nombreux Américains résidant en Europe. A Berne, à Nice, à Florence et à Rome, il y a eu de grandes fêtes.

A Paris le Club Américain a donné un grand banquet à l'École Polytechnique. M. d'Estournelles de Constant a fait un discours fort applaudi par les nombreux convives. Le Consul Général M. James E. Dunnington et le Professeur George G. Wilson ont également pris la parole. Les membres de la Commission de la Cavalerie Américaine prenaient part au banquet.

Antimilitaristes

Paris, 29 novembre — Le jury a condamné 19 membres de l'Union des Ouvriers en Bâtements pour avoir insulté l'armée. Leur sentence est de 3 mois de prison pour une amende. Ils étaient les fondateurs du "Sou du Soldat", société qui devait collecter un sou par mois de chacun des membres et employer cet argent à faire de la propagande antimilitariste.